

Coefficient cent treize

Voir la Seine dans une ampleur inhabituelle, voir jusqu'où elle va monter, faut pas rater ça ! À l'épi de la Roque, on voit mieux que nulle part ailleurs dans l'estuaire. Le promontoire porte un feu et un grand saule solitaire. Si le fleuve déborde on peut monter sur l'embase du feu.

Quand j'arrive, il y a déjà des gens. Assis sur des pliants, un vieux couple regarde vers l'amont ; l'homme pêche l'anguille et la femme tricote. Un autre homme, plus jeune, au visage buriné, tire d'un air satisfait sur une cigarette roulée. Il vient de remettre à l'eau une balance.

Il en a trois ; il va de l'une à l'autre... Il les lève avec une perche.

- Y-a de la crevette ?

- Non, c'est du p'tit bouquet ! dit l'homme en montrant sa prise.

Au fond de la balance, il y a une boule roulée dans un filet à patates : je demande ce que c'est.

- C'est de la mie de pain avec du persil. Ça marche bien !

- Vous pêchez souvent ici ?

- Tous les lundis pendant la saison... C'est à cause des trente-cinq heures !

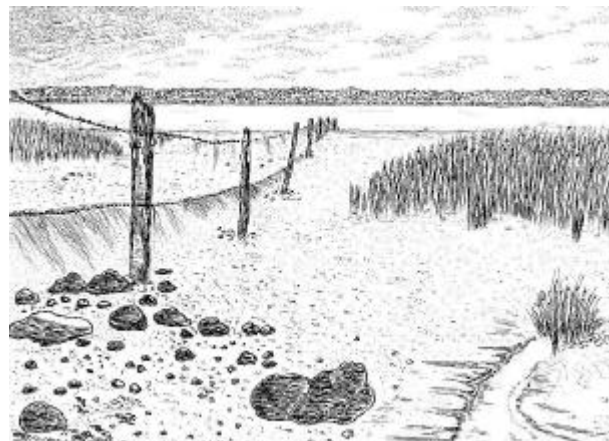
Il remet sa caudrette à l'eau.

La Seine monte encore. L'homme va dans le pré. Des chardons sont piqués dans l'eau. Il pose la botte avec attention pour ne pas l'emplir. Il relève une balance, puis revient à l'épi.

L'air est trop doux, ça ne dit rien qui vaille ! Le ciel s'assombrit. La marée bat son plein et l'eau frise le haut du mur ; un bateau qui passe peut tout submerger. Alors les gens prennent peur et remballent. Je reste seul.

Un ciel épais, presque noir, pèse sur l'endroit ; la Seine est blanche comme du lait. L'inversion de clarté surprend.

Une sorte de magie opère tandis que l'atmosphère s'immobilise... Oh, pas pour longtemps ! Un vent brutal s'abat d'un coup : le fleuve se hérissé, un rideau remonte le fleuve en crépitant. À peine le temps de capeler le ciré que le déluge est là ! Le fleuve se brouille. Il pleut si fort que la limite entre l'eau et l'air devient incertaine.



Au Blanc Banc (illustration Martine Langlois)

Le ressac part à l'assaut des buissons. Dans la tourmente un cargo remonte. À son passage quelques lames grimpent sur l'épi. Le fleuve se creuse encore. Debout sur l'embase du feu, je vacille sous les bourrasques.

Puis tout se calme. Le plain a tenu presque deux heures et le coup de vent a cessé avec lui. Le grain de la marée comme on dit ! Le fleuve coule à nouveau vers la mer et décroît vite pour rattraper le temps perdu à l'étalement. Le soleil est revenu. L'air est froid.

Dans les champs du Blanc Banc. Le fleuve a poussé sa laisse au plus haut : un cordon de brisures de roseau, de morceaux de bois et de plastique serpente dans l'herbe près de la rive. Plus loin, nés de l'averse, des lacs scintillent. Le chemin conduit une rivière aux eaux cristallines qui courent sur l'herbe couchée. Les étiers gonflés gargouillent. Les vases se creusent de méandres, tandis que le fleuve rétrécit.

Plus tard, au bas d'eau. Quand on descend les marches taillées dans le mur de l'épi, huit mètres plus bas, on change de monde. Tout est gris. Des roches gluantes tiennent les vases en contre-haut... En tendant la main on pourrait toucher l'autre rive... Enfin presque !

Régis Lesage